



Jacques BARTHÉLÉMY, série *Bagdad*. Pétrole et bithume sur toile, 1994.

## BAGDAD 94 - CARNET DE VOYAGE

Jacques BARTHÉLÉMY

---

AMMAN - BAGDAD, la route du désert — 1000 km du désert de Syrie — désert noir d'asphalte — Les trains de camions dégagent le pétrole — Halte dans le désert — les stations — un enfant de huit ans siphonne avec le sourire et ses grands yeux, le pétrole, plus que tout, le pétrole presque brut que l'on utilise comme carburant — Comme toute richesse, le pétrole, plus que tout, laisse ses traces — camions qui dégagent le long des pistes — Bagdad, je n'ai pas vu les tapis volants des Mille et Une Nuits — la pollution céleste plus celle des véhicules — on ne peut plus appeler cela voitures Six millions d'individus diminués par la famine — Des créateurs dont l'esprit est occulté par une dictature écrasante qu'il respecte plus ou moins et dont les œuvres coincées en sont la conséquence — Comme le visage de certaines femmes les mots sont masqués Je ne suis pas venu faire du métissage — fausse apparence de liberté — Pourquoi j'écris ? — la peinture devrait être assez forte pour le dire — Je reprends le bitume et le pétrole, c'est cela que j'ai retenu — Quelques couleurs me reviennent à l'esprit — le bleu des agoras — la couleur du Tigre et de ses eucalyptus — les rouges des tapis des souks — la pollution de la nuit à Bagdad avec ses vents de sable — le regard des femmes voilées — Kassim, merci de nous recevoir — au menu des poissons du Tigre, partagés avec des agents du gouvernement — minuit, ils sont pintés à l'Arak qu'ils avaient amené dans leurs poches — Le graveur nous fait visiter son atelier — nous ne parlons apparemment pas la même langue pourtant, très vite, la communion ! — tiens du papier ! — je respecte son travail et lui le mien — quelques signes magiques en noir sur cette feuille de mauvaise substance que j'aurais sans doute jetée dans la poubelle de mon atelier — il m'offre une plaque de zinc pour faire une gravure — il veut tout me donner comme s'il voulait saisir ce que je suis — la plaque est grande — j'ai honte de violer son atelier et de manger ses réserves — je préfère une communion plus petite — 15 x 25 cm — on travaille toute la nuit — encore le pétrole et l'encre — une eau-forte tirée à huit exemplaires — Accolade généreuse d'amis peintres et sculpteurs — Je nommera ma gravure « Visage d'ombre ».



5/8

Barthélémy 94



La gravure *Visage d'ombre*  
et sa plaque de zinc.



Jacques BARTHÉLÉMY, série *Bagdad*. Pétrole et bithume sur toile, 1994.

## LA SUITE IRAKIENNE DE JACQUES BARTHÉLÉMY

Entretien avec Christian VIGUIÉ & Marie VIROLLE

---

*Marie Virolle — Comment as-tu été amené à te rendre en Irak ?*

**Jacques Barthélémy.** — Tout est parti dans un festival d'Art contemporain des pays arabes, à Rochefort en Charente, où j'étais invité. Il y avait des artistes de tout le monde arabe, Maghreb et Moyen-Orient. Là on avait noué des contacts, et les artistes et organisateurs ont voulu nous inviter en retour à un festival de même nature, en Jordanie. Puis, pour ma part, j'ai été invité une seconde fois. Il faut dire que les pays arabes aiment bien l'art non-figuratif, et que mon travail y est apprécié...

*M. V. — Disons que la tradition culturelle musulmane autour du signe graphique et de la non représentation de l'humain mène à cela...*

**J. B.** — Quatre peintres français, dont moi, et une architecte avons été invités à Amman. Dans ce festival il y avait aussi de la danse contemporaine, de l'expression corporelle, représentées par deux Américaines.



À Amman, mon atelier ; émission de télé. Photo J. BARTHÉLÉMY.

On avait des ateliers pendant plusieurs jours. Et là, des artistes irakiens, qui venaient de subir la première Guerre du Golfe menée par Bush, nous ont conviés à venir voir dans quelle situation ils se trouvaient, et comment ils faisaient pour survivre et créer malgré tout. Nous nous sommes donc rendus à Bagdad dans un deuxième temps, et c'est à la suite de ce second séjour que j'ai fait mes toiles de la série « Bagdad ».

*Christian Vignié. — Avec du brou de noix ?*

**J. B.** — Non, avec du pétrole ! J'ai écrit un texte peu après, en 1994 : « Amman-Bagdad : la route du désert ». Je ne l'ai jamais publié... Et j'ai exposé une fois ma série en Belgique et à Lille, puis je n'ai plus voulu refaire cette expérience, car c'était un sujet tellement sensible que j'avais peur d'être instrumentalisé par les politiques.

*M. V. — À l'époque c'était presque un sujet tabou... La France avait participé à l'opération « Tempête du désert » contre l'Irak, et cette participation n'avait pas fait l'unanimité...*

**J. B.** — Les gens me disaient : « Comment se fait-il que tu aies pu aller là-bas ? Comment as-tu pu avoir les autorisations ? ». En fait, c'étaient des passe-droits, on aurait pu y rester, et même on a failli ne pas revenir... J'ai fait la traversée par le désert de Syrie... C'était magnifique car ce désert était plein de pétrole qui brûlait, comme ça à l'air libre.



Jacques BARTHÉLÉMY, série *Bagdad*. Pétrole et bithume sur toile, 1994.

C'était féerique : on avait l'impression que des gens étaient couchés dans les dunes et allumaient des feux.

*C. V. — Et qu'est-ce qui t'a donné l'idée de travailler avec du pétrole ?*

**J. B.** — C'est le ressenti, plus tard... Lorsque j'étais là-bas, je n'ai pas beaucoup travaillé. J'ai développé une affinité avec les gens et avec l'artiste qui me recevait dans son atelier. Il était graveur. Il ne gravait pas sur cuivre : c'était trop cher. Il prenait du zinc...



A Bagdad, dans l'atelier du graveur. Photo Jacques BARTHELEMY.

C'est beaucoup plus dur de graver sur le zinc, c'est moins malléable. On a gravé un zinc dont on a tiré huit gravures : je lui en ai laissé sept et j'en ai gardé une. La série « Bagdad », elle, est née après, au retour.

*C.V. — Lorsque je l'ai vue, cette série m'avait frappé par sa force, sa beauté, son originalité...*

**J. B.** — Dans le travail de création, tu fais, tu refais, tu oublies, tu avances. C'est les autres qui te disent où tu en es, ce qui est valable, ce qu'il faut mettre en valeur, ce qu'il faut remettre en avant...

*M. V. — Qu'as-tu ressenti, comme artiste, pendant ces séjours au Moyen-Orient dans le début des années 90 ?*

**J. B.** — Nul n'est prophète en son pays... Je débarque tout neuf la première fois dans un pays, la Jordanie. Je n'ai jamais été vu ni jugé par ce public. Ces gens me jugent dans l'instant présent, sur ce que je fais, et je me rends compte qu'ils apprécient. Ils ne connaissent pas mon passé de créateur, ni ma vie, ni qui je suis. Ils jugent mon œuvre. Après, ils discutent car ils aiment parler. Et j'ai l'impression de les avoir toujours connus ! Se lient des rapports humains... Ils te font des blagues d'accueil : on te sert un café à la turque et on te dit « Tourne ! »... Les gens sont sympathiques. En Jordanie il y a des lycées français, et je me suis rendu compte que la France avait une grande importance culturelle, littéraire, linguistique pour les Jordaniens. On a été choyés, promenés, on nous a fait faire des visites passionnantes. Ce festival international d'Art contemporain a dû consommer le budget du ministère de la Culture jordanien pour une année ! Chaque jour il y avait un reportage qui passait à la télévision...

*M. V. — Tu as aimé ce regard neuf sur ton travail, et tu t'es aperçu que ces gens en apparence si loin de toi étaient des amis, des semblables...*

**J. B.** — Oui, c'est exactement ça. Et il y avait aussi des artistes syriens, palestiniens... Et tu te rends compte que tu es comme chez toi, qu'il y a des gars qui font une peinture qui ressemble à la tienne. Et eux, l'abstrait ils y sont d'emblée, de plain-pied. Leurs œuvres peuvent ne pas ressembler aux tiennes mais ils ont la même démarche que toi.



Jacques BARTHÉLÉMY, série *Bagdad*. Pétrole et bithume sur toile, 1994.

Des artistes que je n'avais jamais vus, dont je n'avais jamais entendu parler... On ne parle pas la même langue mais le même langage artistique.

*M. V. — C'est très beau ce que tu viens de dire ! Sans doute ici, est-on trop centré sur ce qui se passe ici. Ouvrons les portes et les yeux sur le monde, sur les cultures dominées, ignorées, oubliées, dites « périphériques »... Ton aventure moyen-orientale témoigne de cette ouverture. Et cela d'autant plus qu'après ce séjour « royal » en Jordanie tu décides de rejoindre l'Irak...*

**J. B.** — Oui. Mais je suis d'abord revenu en France, et c'est deux ans plus tard, en 94 exactement, que j'entreprends ce voyage vers Bagdad. Je suis repassé par Amman, et de là j'ai pris un car de nuit pour l'Irak. La région n'était pas sûre et il fallait partir de nuit pour ne pas être repéré... L'impériale du car était pleine à craquer de toutes sortes de choses, des pneus, des moteurs de voitures, des poules, etc. C'était la réalité, pas un cliché. Moi j'étais sur un strapontin...

Dix heures plus tard on est arrivés en Irak par le désert syrien, au milieu de toutes ces torchères spontanées. On s'est arrêtés en plein milieu du désert auprès d'une sorte de cabane, moments surréalistes... dans le bus il y avait un évêque qui allait se retirer dans un ermitage... Bref, on finit par arriver dans un hôtel, et là on nous dit : « Vous avez vu la mosaïque du sol ? Vous avez marché sur le portrait de Bush ! ». Et ce n'était pas le bon hôtel : en ressortant on a marché à nouveau sur la mosaïque...

*M. V. — Quel était le motif « officiel » de ta visite dans ce pays qui avait été*

*magnifique, berceau de la civilisation, entre le Tigre et L'Euphrate, et déjà bien abîmé par la guerre ?*

**J. B.** — Officiellement on était invités à un festival international de musique à Babylone. Certes nous y sommes allés, mais surtout on a rencontré des Irakiens, des artistes et des gens du peuple. On était bien encadrés par la « gestapo » de Saddam Hussein. On était à l'hôtel où pendant la guerre du Golfe logeait la presse américaine.



Souvenir de Bagdad, 1994. Photo Jacques BARTHELEMY

Mais bien souvent on restait chez deux sœurs et un frère, médecin rendu fou par les bombardements. Leur appartement donnait sur le Tigre. En face il y avait une raffinerie de pétrole... On achetait un poulet au marché noir quand on allait chez les uns ou chez les autres. Il y avait la « cour » de Saddam qui vivait royalement, et les autres qui n'avaient rien...

*M. V. — C'était l'époque de l'embargo...*

**J. B.** — Tout à fait. J'ai perdu plus de sept kilos en un mois. On nous servait dans des assiettes à dessert parce que dans les grandes assiettes ç'aurait été perdu... Pour bien comprendre la situation il fallait se mêler à la foule. À Bagdad, j'ai reçu un véritable choc émotionnel.



Jacques BARTHÉLÉMY, série *Bagdad*. Pétrole, bithume et acrylique sur toile, 1994.

*M. V. — Quand t'est venue l'idée de la série « Bagdad » ?*

**J. B.** — Environ six mois après mon retour. J'aime bien travailler comme ça. Laisser du temps pour faire le « déchet ». Il ne reste que la fleur, l'essentiel. Cette série était pour moi un carnet de voyage en pensant aux gens avec qui j'avais vécu pendant un mois. Là-bas j'ai travaillé avec le graveur. Sans obligation, je n'avais aucun contrat d'aucune sorte. Moi, au fond, j'y étais par solidarité, pour leur remonter le moral. Et d'autres artistes venaient nous voir, c'était comme une sorte de chaîne humaine... J'ai aimé travailler avec les Irakiens, et la façon dont ils m'ont reçu... Les gamins n'avaient rien à bouffer, mais nous on nous recevait... Les gens du gouvernement s'imposaient dans les groupes, ils se mettaient entre nous, par exemple autour d'un poisson qui grillait, toujours à trois ou quatre, et ils parlaient français... Mais on passait outre et les relations entre nous, les artistes et les gens simples, étaient très belles.

*C. V. — Quand tu fais la série « Bagdad » est-ce que quelque chose de nouveau surgit avec les images ? Est-ce une écriture nouvelle ?*

**J. B.** — L'écriture est liée à la technique. J'ai voulu simplifier. Je me disais : « Si j'étais là-bas j'aurais du pétrole et du bitume », et je suis parti là-dessus. Pour être vrai. J'ai travaillé avec du pétrole et du bitume, et un peu d'acrylique, parce que l'acrylique, ça passe partout. Là où il y a du pétrole ça brille... On voit aussi de la matière...

Au début les toiles sentaient le bitume... C'est une technique que j'ai consacré uniquement à cette série. Ces œuvres sont un souvenir de tout ce que j'ai ressenti. Chacune est une carte postale intérieure. Ce qui m'a

impressionné, par exemple, ce sont les visages cachés et les visages d'ombre, ceux de certaines femmes mais pas seulement... L'effacement de l'individu parfois...

Je vais te montrer comment ça fonctionne aussi pour moi. Tu vois, ces toiles très colorées, verticales, hé bien je les ai faites à mon retour d'Inde... Je travaille par coup de cœur. Par réminiscence aussi... Il y a quelques années, je suis allé en Islande. J'ai été estomaqué : les paysages sont noirs. Tous les tableaux que tu vois là sont inspirés de l'Islande. Tout est noir comme la lave.

*M. V. — As-tu donné des titres aux toiles de la série « Bagdad » ?*

**J. B.** — Non, je ne leur en ai pas donné, de peur de brider ou d'orienter l'imagination.

*M. V. — En combien de temps as-tu réalisé cette série ?*

**J. B.** — Je ne me souviens pas. Mais de toute façon quand je peins le temps ne compte pas. Cette série me hante toujours un peu, jusqu'à aujourd'hui...

*M. V. — As-tu pu faire connaître ce travail à certains de tes hôtes irakiens ?*

**J. B.** — J'en ai parlé à Joëlle Roy, la galeriste qui avait organisé les échanges et les voyages entre le Moyen-Orient et la France. Mais, contrairement à la Jordanie où il y avait un Musée d'Art contemporain, où les artistes et le public avaient pu connaître diverses manières de l'art, et par exemple des grandes toiles d'Olivier Debré [l'un des plus importants représentants français de l'abstraction lyrique, NDLR], il n'y avait rien de tel à Bagdad. À Amman, une de mes toiles avait été placée à côté d'une toile de Debré !



Jacques BARTHÉLÉMY, série *Bagdad*. Pétrole et bithume sur toile, 1994.

À Bagdad le Musée d'Art Moderne était plutôt tourné vers les arts du Moyen-Orient, vers la sculpture, et vers un art officiel. Mes amis irakiens avaient vu mes œuvres en Jordanie et je pense qu'ils comprenaient mon langage pictural mais je n'ai pas pu leur montrer visuellement la série « Bagdad ». Et les ponts ont été rompus. On ne pouvait plus téléphoner... J'ai revu il y a quelques temps dans un reportage à la télévision un personnage, un sculpteur, il avait un pied bot, et beaucoup de talent. Il disait que les artistes irakiens étaient plus heureux sous Saddam Hussein que maintenant... Et moi qui savais ce qu'il avait subi...

*M. V. — C'était une question de communication, de possibilité et de liberté des échanges ?*

**J. B.** — Lorsque nous avons voulu repartir de Bagdad vers Amman, ça a été compliqué. Nous étions cinq à être retenus à l'hôtel. On nous disait qu'il n'y avait plus de 4x4 disponibles. On attendait, les véhicules ne venaient jamais. Il faut dire que les pauvres 4x4 fondent sous la chaleur... Trois mille kilomètres de désert, et il n'y a plus rien à part la ferraille... De plus, il fallait partir avec deux 4x4. Ils ne partaient jamais seuls. Et, bien que ne comprenant pas la langue, on sentait qu'ils n'étaient pas d'accord pour nous

« relâcher ». Il y a eu des moments de panique. Finalement on est partis. De nuit. L'un passe devant sur la piste, il éclaire, et l'autre suit. Ils se relaient. Dans un non-stop. On était serrés, ça cahotait...

À moment donné, on voit un autre 4x4 qui nous double, avec la musique à fond, ça résonnait dans la nuit ; et dessus, il y avait trois cercueils... Deux et un par-dessus, attachés, je pense qu'ils étaient pleins... mais de quoi ?... Et si nous avons fini par arriver à bon port, ce fut peut-être un miracle. Pendant ce retour j'ai d'ailleurs donné le coup de fil le plus cher de ma vie, vu la difficulté des communications avec la France !

*M. V. — Ces œuvres n'ont donc jamais pu remonter vers leur source ?*

**J. B.** — Non. Je les ai exposées à Lille. L'une des créatrices qui était avec nous, une potière, était la belle-sœur de Pierre Mauroy [ancien Premier Ministre, maire de Lille de 1973 à 2001, NDLR], ce qui a facilité la tenue de cette exposition collective à Lille. Mais beaucoup d'articles plus politiques qu'artistiques ont été écrits dans les journaux à cette occasion, et je me suis retiré de tout ça car je ne voulais pas que la politique prenne le pas sur l'art et l'humain.